

Je suis allée jouer dehors
Une certaine géographie du bonheur

*A Paquita, ma mère, qui m'a laissée aller jouer dehors,
au saule pleureur de mon enfance qui m'a révélée et
au Gros chêne de Boult-aux-Bois qui m'a adoptée*

« Quand je l'ai découvert – il n'y a pas de sentier pour y
parvenir – je me suis sentie infiniment heureuse, comme
transportée. Quelle extraordinaire surprise ! Depuis, je n'ai plus
très envie d'habiter d'autres prés. »
Gisèle Bienne, *Bleu je veux*

« *Je suis allée jouer dehors.* » écrivais-je lorsque j'étais enfant. Un petit mot que ma mère a souvent trouvé, posé sur la table de la cuisine ou sur le courrier du jour, à son retour du travail. De ce dehors tranquillement apprivoisé dans l'enfance et l'adolescence, à la ville comme à la campagne, de ce dehors maître et confident, de ce dehors solitaire puis de plus en plus partagé, de ce dehors, j'ai peu à peu fait le cœur de mon métier de base : animatrice nature. D'autres métiers sont venus ensuite (formatrice, auteure, consultante...). Le dehors en reste cependant souvent le ferment : espace de découverte pour les personnes que j'accompagne, espace de reconnexion pour la travailleuse active que je suis.

Joueuse des villes

*Ciel bleu
Par la fenêtre ouverte
Je me suis envolée*

Jouer dehors, c'était quitter un dedans vécu comme étouffant – j'y ai manqué d'air, j'y ai fait des bronchites asthmatiformes –, un dedans considéré comme conventionnel – c'est l'espace normalement dédié aux filles et aux femmes. Jouer dehors, principalement entre 5 et 11 ans, a fait naître en moi une logique

personnelle d'exploration de l'espace qui s'est ensuite affinée avec le temps et les nouveaux territoires découverts.

L'appartement HLM de mon enfance reste le refuge obligé mais pas la raison d'être. J'y reviens parce qu'il le faut bien. Il est le centre de ma cartographie vécue, non parce que je lui donne de l'importance mais parce qu'il est l'intérieur utilitaire où je retourne manger, dormir, me laver. Il est le centre d'un maillage de chemins personnels que je parcours vers mes lieux de jeux, de découvertes, d'expérimentations. Il est terrier plutôt que cocon, abri plutôt que nid, départ plutôt que destination. De lui partent les coulées que j'emprunte pour aller œuvrer, jour après jour, à la construction de mon identité.

Quitter l'appartement, descendre dans la cité, sortir est une libération, un accès à l'autonomie, à l'émancipation. « *Je sors !* », crie-je à ma mère, avant de disparaître en fermant la porte voire en la claquant si je suis en colère. Je pars explorer la merveille du monde extérieur pour enchanter mon monde intérieur (Cyrulnik, 2002). Dehors, je suis en mouvement, je parcours mon territoire pour l'agrandir en le découvrant toujours plus, toujours mieux. Je le parcours aussi pour y (re)vivre de bons moments. La répétition a de l'importance. Repasser au même endroit, me pendre à la même branche, me cacher sous le même buisson, arracher ma culotte au même grillage, dévaler la même pente, goûter à nouveau de l'herbe, cueillir à nouveau des pâquerettes... me procure des instants de joie. « [...] la joie augmente avec la répétition, et s'enrichit. » écrit Frédéric Gros, professeur de philosophie (Gros, 2011).

Aujourd'hui encore, quand je me balade en forêt, j'aime à revoir plusieurs fois la même chose. Un jour, un étudiant éducateur spécialisé que j'encadrais en formation s'est offusqué lorsque j'ai montré pour la deuxième ou troisième fois au groupe un marquage de territoire de chevreuil. « *Bon ben ça va. On a déjà vu !* ». Pour moi, la répétition fait joie, la répétition

amène la compréhension, la répétition fait œuvre pédagogique aussi. Lorsque j'observe un guide de traces et indices de présence d'animaux, il y a souvent une seule illustration du marquage de territoire de chevreuil. Une photographie ou un dessin fait par un illustrateur qui a tenté de modéliser en une seule vignette tous les marquages de territoire de chevreuil qu'il a pu observer. Sur le terrain, la réalité est souvent bien différente du dessin du livre. Il faut que l'expérience répétée donne du sens, agglomère de la connaissance. Je dois faire le chemin inverse de l'illustrateur : partir de son modèle unique et observer une multitude de situations. Il me faut voir, revoir des arbres contre lesquels le chevreuil s'est frotté la tête (on parle de frottis) et au pied desquels il a gratté (on parle de grattis, le tout formant un régalis). L'arbre est-il jeune et frêle, facile à serrer dans la main ou bien un peu plus vieux et épais ? A-t-il une écorce tendre et lisse qui s'est laissé écorcher par les bois du chevreuil ou plutôt une écorce rugueuse où, seul le poil resté coincé dans un interstice apporte la preuve du passage du chevreuil ? Le sol est-il sec et dur ou humide et meuble ? Y voit-on l'empreinte des sabots du chevreuil ayant gratté la terre vers l'arrière et repoussé la litière de feuilles ? Quand je suis avec des personnes en face de ce genre d'indices, avant même de les questionner sur l'auteur de ces traces, je leur demande de prendre le temps de décrire ce qu'elles ont sous les yeux, d'imaginer voire de mimer ce que l'animal a bien pu faire. Décrire, imaginer, reconstituer, déduire... avant de nommer. Et puis se régaler de revoir, un, deux ou trois régalis.

Dehors, dans la cité HLM où je passe mon enfance, dans le parc qui la jouxte et où se trouve mon école, je m'approprie l'espace. Les répétitions de jeux et activités, ici et là, contribuent à marquer mon territoire, comme le fait le chevreuil qui dépose son odeur en se frottant la tête contre un arbre ou le renard qui défèque au milieu du chemin. Ce territoire vécu n'est cependant pas ma propriété. Je ne le défends pas contre des concurrents. J'accepte de le partager avec des partenaires de jeux, avec les

arbres et les oiseaux, avec les adultes qui font du jogging. Mais en le parcourant, en le vivant intensément, je le fais mien ; il est un peu de moi, je suis un peu de lui. L'avalant ainsi, ses règles deviennent miennes. Je m'invente une conduite, un cadre de vie. Je me réveille quand il s'éveille, tôt en été, un peu plus tard en hiver. Je m'agite quand il est plein d'énergie et ralentis mon allure quand, au plus chaud de la journée, se taisent les oiseaux.

Je vis alors à Paris, au cœur de la mégapole. Observer mon environnement, quoi que très artificialisé, me connecte aux saisons. Ici aussi, l'automne dénude les arbres. Ici aussi, les hirondelles et martinets apparaissent puis disparaissent, nous offrant chaque année presque six mois de leur vie hyperactive. Ici aussi, les bergeronnettes viennent se réfugier l'hiver et les chardonnerets faire quelques passages printaniers. Ici aussi, les hivers 1985 et 1987 sont rigoureux : la neige dans la cour de récréation nous encourage à esquisser un igloo et sur la grande colline à côté de l'école à transformer une vieille bâche en immense luge collective. C'est parce que je porte une attention régulière, et encore une fois répétée, à mon territoire, que je prends conscience de la ronde des saisons.

Je ne me contente pas d'observer. J'entre en interaction physique. Il y a le saule pleureur à qui j'adresse mes premiers saluts du matin, sous lequel je m'abrite et auquel je me pends et me balance allègrement. C'est comme une balançoire : j'ai l'impression que mon cœur saute dans ma cage thoracique. C'est mieux qu'une balançoire : c'est de la matière vivante ; ce n'est ni trop chaud, ni trop froid ; ni trop souple, ni trop rigide. Et puis, j'ai l'impression d'inventer quelque chose, d'être la première au monde à faire ça ! Je dois bien lui casser quelques branches au passage, arracher quelques feuilles. Ce n'est pas de la violence gratuite, c'est de l'amour ! Je le respecte « mon » saule. Je le dis souvent aujourd'hui : dans les espaces verts urbains, il faudrait sacrifier du végétal pour les enfants (et les adultes, s'ils osaient). Des arbres à grimper d'dans ! Où se

pendre et se balancer. Des buissons où se faufiler et se cacher, où forger des coulées par nos passages répétés.

Les jours de pluie, je mets plus de temps à rentrer de l'école. Je saute dans toutes les flaques du parc. Mes tennis sont trempés et font des bulles (reste du dernier lavage subi : je n'ai pas assez rincé le savon). A ce moment-là, j'ai presque le parc pour moi toute seule : les promeneurs et coureurs ne pointent pas le bout de leurs chaussures. Les gouttes de pluie me ruissellent sur les cheveux, le visage, pénètrent mes vêtements et mon cartable. Parfois, ce n'est pas la première saucée du jour : s'il a plu pendant une récré, nul doute que j'ai été la dernière à être rentrée sous le préau et encore, après m'être fait prier, bien sûr !

Il y a tout juste quelques semaines, en me promenant à nouveau dans le parc de mon enfance, j'ai trouvé au pied d'un tilleul un nid de chardonneret. Il avait dû être expulsé de sa branche par un jour de grand vent. Je l'ai pris et observé. Les chardonnerets ont coutume de tapisser l'intérieur de leur petit nid en coupe de matériaux doux et duveteux telles les graines de chardon. Le nid trouvé ce jour-là comportait une matière synthétique jaune. Les chardonnerets étaient allés récolter des poils de ... balles de tennis ! En effet, j'avais trouvé le nid à deux battements d'ailes de courts de tennis. Quelle capacité d'adaptation à son environnement ! Cette vision m'a rappelé un jeu que j'ai souvent pratiqué dans ce secteur du parc durant mon enfance : la chasse aux balles de tennis. Les joueurs de tennis, dont les balles trop fortement frappées quittaient le terrain, ne poussaient pas jusqu'à retrouver leurs balles dans les buissons et fourrés. Je passais pour ma part de nombreuses heures à récolter ces balles abandonnées. J'en avais tout un tas à la cave. Je n'en faisais rien. C'était l'acte de récolte que j'appréciais. Il me fallait me glisser sous la jupe des buissons, m'égratigner à leurs épines, oublier des touffes de cheveux à leurs branches. Il me fallait ramper, me faufiler dans les fourrés. Ma part animale se

rappelait à moi. Mi chasseuse, mi cueilleuse, je récoltais pitance.

Un album jeunesse a beaucoup compté pour moi. Il ne racontait rien d'exceptionnel à première vue : une portion de vie d'une famille nombreuse d'ours bruns. La nuit venue, chaque ours, adulte comme enfant, se réfugie dans son arbre, son arbre à lui, dont le tronc s'ouvre sur la forêt par une porte en bois. Une écrivaine britannique, Virginia Woolf, a écrit *Une chambre à soi* (que certains préfèrent traduire par *Un lieu à soi*). Dans mon livre d'enfant, il s'agissait d'un arbre à soi. Cela me faisait rêver et je restais longtemps à contempler les illustrations et à imaginer que j'allais me coucher dans le tronc d'un arbre-chambre. L'arbre au milieu de la forêt, l'individu au sein d'un collectif, l'autonomie reliée à une forme d'interdépendance. La sauvagerie de l'arbre seul connectée à la civilisation d'une communauté familiale toute proche. Cette illustration renvoyait déjà à deux éléments constitutifs de mon identité : mon rapport à la nature – et notamment mon goût des arbres et de la forêt ; mon rapport aux autres dont l'équilibre doit s'établir entre socialisation et solitude. Ce livre parlait d'arbres et pour moi, il en est de même des livres et des arbres, des forêts et des bibliothèques : souffles de vie et temples à la fois, j'en éprouve un besoin plus que vital.

Je n'ai eu de cesse de chercher mon arbre à moi, partout où je suis allée, partout où je me rends encore. Un arbre creux où se lover. Un arbre avec une branche maîtresse basse et horizontale où se jucher et chevaucher. Un arbre comme dossier. Un arbre comme cachette. Un arbre remède, soutien, confident, ami, médiateur, conseiller. Je n'ai pas trouvé mon arbre à moi. J'en ai trouvé mille et cent. Et c'est bien mieux ainsi. Un seul arbre m'aurait attachée à un seul lieu, m'aurait mis un fil à la patte. Je suis assurée de trouver un arbre à moi presque partout où je séjourne. Je ne suis (in)fidèle à aucun arbre. Courir les arbres me donne le sentiment de rendre hommage à la nation entière

de tous les arbres. Etre volage de la sorte nourrit par ailleurs ma soif de mouvement et d'itinérance.

En explorant le territoire de mon enfance, j'apprends la mort et j'apprends le rite. Avec ma copine, il nous arrive de trouver des pigeons morts. Nous les mettons en terre au même endroit que ses animaux domestiques passés à trépas, tortues, chats et autres rongeurs. Nous plantons par-dessus une petite croix de bois fabricolée. Rituel funéraire, païen pour ma part, à tendance catholique pour ma copine, observé chez les adultes et que nous reproduisons, peut-être parce qu'il nous semble que les animaux y ont droit eux aussi. Plus tard, notre grande pelouse cimetièrre a été ravagée par des travaux : un Aquaboulevard a poussé, véritable paquebot urbain et commercial. Les promoteurs savaient-ils que nous leur avions fertilisé le terrain ? Cette partie-là du parc a bien changé aujourd'hui. Méga-piscine de boulevard donc (la Polynésie en plastique qu'on disait à la maison !), cinéma, salles de concert et de musculation, magasins de sport, nouveaux immeubles d'habitation, parkings pour les consommateurs... et du macadam partout, ma brave dame, presque jusqu'au collet des platanes ! De l'autre côté de la rue, ont été élevés de grands immeubles aux façades de verre qui réchauffent si bien l'atmosphère des étés de canicule. Dans mon enfance, se trouvait là une usine désaffectée. Cet espace, laissé à lui-même, faisait le bonheur des faucons crécerelles que j'y voyais chasser et probablement d'une foultitude d'animaux que je ne pouvais pas voir de l'autre côté du mur d'enceinte. Observer le paysage changeant de mon enfance m'a donné ma première leçon d'urbanisme galopant.

Au cours de mes pérégrinations, j'expérimente la spiritualité. Je me fais animiste. Je prête aux êtres non humains qui m'entourent une conscience et des intentions voire des attentions. Tout comme je communique avec ma peluche préférée (une lapine à robe bleue et fleurie prénommée Delphine), je le fais avec les éléments naturels rencontrés

dehors. J'interpelle les arbres, dialogue avec les oiseaux, me marre avec les grenouilles. Je ne socialise pas ces expériences, je les garde miennes. C'est une histoire entre la nature et moi. Qu'en penseraient les autres ?

Un jour – je dois avoir 9 ans –, nous débarquons à huit copains copines dans l'appartement de ma mère pour disparaître quasi aussitôt par la cage d'escalier. J'ai discrètement (en tout cas le pensais-je alors) subtilisé un briquet à ma mère. Dans un coin du parc, nous creusons un trou, allumons un petit feu, partageons un goûter. Nous nous prenons pour des hommes préhistoriques ! A mon retour, ma mère m'interroge. Je ne sais pas très bien mentir. Je cède, j'avoue : le briquet, le feu... Verdict : une semaine sans sortir ! J'aurais préféré être privée de dessert ou même, mieux, de piscine ! Z'avaient qu'à nous dire à l'école que la préhistoire est un jeu dangereux... Elle nous a fascinés en tout cas cette préhistoire. Et, quand, à l'occasion de formations que j'anime, j'entends certains stagiaires me raconter leurs meilleurs souvenirs de nature (construire une cabane avec les potes, aller aux champignons avec mémé, à la pêche avec pépé, dormir à la belle étoile en amoureux), je ne peux m'empêcher de penser qu'il y a en eux des gênes contrariés. Cro-Magnon ou Neandertal ?

Le goût de l'herbe, les arbres, la pluie, la neige, l'espace, le temps, la vie, la mort, la peur, la terre, le feu, la presque nuit... J'ai appris tout ça en trainant dehors, de 5 à 11 ans, dans ma cité et dans le parc qui la jouxte. Mais il n'y a pas eu que le dehors de la ville, il y a eu aussi celui du village haut-marnais de mes grands-parents, Damrémont. De ma naissance jusqu'à 14 ans, j'y passais de nombreuses vacances et d'autres séjours lorsque mes soucis de santé, dans la petite enfance, faisaient dire au médecin qu'il fallait que je prenne le vert.

Joueuse des champs

*Herbes jaunes et blancs bouleaux
Tapis de mousses
C'est ici que j'hurle avec les loups*

A Damrémont, j'apprends la vie rurale. J'aime déposer, le soir, le pot à lait vide sur le perron de la maison d'Huguette et le retrouver plein le lendemain matin sur le pas de notre porte. J'aime voir l'emmental local suer dans son emballage comme nul autre emmental urbain ne sait le faire. J'aime sortir devant la maison, de même que tous les voisins, pour écouter les messages du garde-champêtre. J'aime voir mon grand-père secouer le panier à essorer la salade et regarder ensuite les mille gouttes d'eau qui font des taches humides sur le sol. J'aime être réveillée le matin par mon grand-père qui rallume le feu dans la cuisinière à bois. J'aime l'odeur des légumes du jardin que ma grand-mère fait revenir dans l'huile d'olive. J'aime l'odeur des petits pois qu'on écosse ou de la confiture de mûres qui embaume la cuisine. C'est dans cette maison que j'ai fait mes premiers pas. C'est sur la table de la cuisine de cette maison que j'ai été soignée en urgence d'une mastoïdite par un médecin de campagne. Cette maison est pour moi un dedans plus acceptable que l'appartement parisien. Elle est de plain-pied. Les frontières sont perméables. Le dedans sort un peu dehors et le dehors entre dedans, même si ma grand-mère veille « *Ne laisse pas entrer les mouches !* ». A Paris en revanche, il me faut ouvrir mille portes avant de mettre le nez dehors. C'est étouffant.

Dans le village de mes grands-parents, j'utilise la même technique d'exploration de mon environnement. Des coulées, à mes seuls yeux visibles, se dessinent au départ de *Nuestra casa* (*Notre maison*), la maison familiale, nommée ainsi par mon grand-père réfugié espagnol. C'est le centre de ma cartographie intérieure. En face de la maison, il y a le poulailler avec son sureau et légèrement à droite, le chien Tayo que j'aime taquiner pour l'entendre aboyer. Si je quitte la maison par la gauche, je

passé devant les escaliers de la cave dans lesquels le mari d'Irma, la voisine, est mort en tombant. Tout de suite après, une grande grange à foin m'attire. Mon grand-père m'interdit formellement d'y aller, de crainte que j'y mette le feu ou que je m'y blesse. Je ne braverai jamais l'interdit.

Au bout de notre rue, vers la gauche, le chemin de Dammartin. Il est bordé de haies et de pâtures et sent fort la vache. J'y pédale sur le vélo vert de ma grand-mère, mes jumelles en bandoulière et un guide ornithologique coincé dans le porte-bagages. C'est le secteur où j'observe la buse variable, le faucon crécerelle et le milan royal que je tente d'attirer à moi en sifflant avec mes doigts, même si « *Ça ne se fait pas pour une fille !* ». Dans un virage formé par ce chemin, un bois de peupliers : j'aime l'odeur que dégagent leurs feuilles en séchant. Tout un monde dans une seule odeur ! Ce chemin ne mène plus au village voisin, Dammartin. Il a été tronqué par un remembrement. J'ai toujours trouvé qu'il lui manquait quelque chose.

Plus loin dans le village, il y a le chemin de la Creuse. J'y vois parfois des serpents morts. Couleuvres ou vipères ? Je ne sais pas les reconnaître à l'époque, mais ce qui est sûr, c'est que ceux qui les tuent ainsi après les avoir trouvés dans les vignes les prennent pour des vipères. Derrière les vignes, notre coin à mûres : je participe à leur cueillette et c'est ma grand-mère qui en fera des tartes. Miam ! Plus bas encore, le coin à faire des bouquets de fleurs. Et encore plus loin, le chemin raide (un layon entre deux parcelles forestières dirais-je maintenant) qui monte vers la gauche et est bordé d'une forêt de fougères au pied desquelles je me sens si petite.

Je me rends souvent au lavoir du village. Une source y a été captée puis divisée en bac à laver et en abreuvoir. Avec ma cousine, nous y transformons des fleurs de liserons en embarcations de fortune. Nous les chargeons à bloc de petits

cailloux – ce sont des voyageurs, bien entendu – jusqu’à ce qu’elles coulent. Nous recommençons à l’infini, en tout cas jusqu’à la fin des fleurs de liseron... mais d’autres auront refléuri le lendemain, pour notre plus grand plaisir (mais pas celui des cailloux !). Ailleurs, il y a une autre source, un lavoir plus rustique. S’y trouvent des crapauds. Un jour, j’en attrape un et le place dans une petite boîte ronde et jaune. C’est mon ami. Malheureusement, je l’oublie, probablement prise par une autre aventure enfantine. Ma grand-mère le retrouvera tout desséché dans sa boîte au fond de la poche de mon short...

Dans le haut du village, le chemin du château d’eau m’offre de beaux cadeaux : mes premières pies-grièches écorcheurs et surtout mes premières huppés fasciées. Leur vol papillonneux orange, noir et blanc m’a émue au plus haut point. A Damrémont, lorsque je bats la campagne en solitaire, je suis souvent témoin de scènes naturelles uniques. Je découvre le bonheur. « Le bonheur suppose de se trouver destinataire d’un spectacle, d’un instant, d’une atmosphère, et de prendre, accepter, saisir la grâce du moment. » écrit Frédéric Gros avant d’ajouter « Le bonheur est fragile au sens exactement où il n’est pas répétable. » (Gros, 2011). Sur le chemin qui me ramène des sources de la Meuse – à qui j’aime rendre visite –, je tombe un jour nez à nez avec une martre. Je l’observe plus d’une dizaine de minutes en plein jour et sans qu’elle s’effarouche. Magie de l’instant : « Le bonheur vient en marchant. » pense l’écrivain voyageur Bernard Ollivier (Ollivier, 2013) comme en écho à Yves Paccalet qui quête son « bonheur en mettant un pied devant l’autre. » (Paccalet, 2000).

Le dehors partagé : l'enfant animée

Je suis la gardienne

Du nid

De grive musicienne

J'ai passé des vacances ailleurs que dans le village de mes grands-parents. Entre 6 et 10 ans, via le comité d'entreprise du travail de ma mère, on m'envoie plusieurs fois en colonie. A la campagne, à la mer, à la montagne. Cela part d'une bonne intention et c'est fantastique de pouvoir découvrir ces milieux. Mais il y a l'Optimist et il y a les skis. Je ne parviens à apprivoiser ni l'un ni les autres. C'est technique. Ça glisse trop. Ça donne le mal de mer. Moi qui suis déjà mal latéralisée, voilà qu'on veut me faire raisonner en bâbord et tribord. Moi qui voudrais approcher de plus près les arbres de bords de pistes, les saluer, les toucher... voilà qu'on m'impose de descendre la piste de ski tout schuss. Et quand j'arrive en bas la dernière, déjà il nous faut reprendre le tire-fesses pour remonter et redescendre et remonter et redescendre à mille lieux de mes amis les arbres. L'Optimist et les skis sont des barrières entre l'environnement et moi. Pire, des angoisses. Me faire faire du ski ou de la voile, c'est comme chercher à me civiliser, à m'imposer le port de chaussures alors que j'aurais toujours marché pieds nus. Je suis un être humain, mi animal et mi artiste. Les fibres des skis et des coques de bateau ne me sont ni bonnes à respirer, ni source d'inspiration. J'aurais préféré me rouler dans la neige, suivre les traces d'animaux dans les sous-bois maculés. Fureter, chercher des trésors dans les laisses de mer. Regarder briller la lune sur les flots ou cimes enneigées.

Heureusement, vers 11 ans, dans les allées du salon Marjolaine où j'accompagne ma mère, je découvre l'existence d'associations qui organisent des séjours d'initiation à la nature. A compter de ce moment-là, les gares se mutent en magnifiques tremplins, mon sac à dos devient ma maison. Je le remplis du strict nécessaire pour me rendre en camp nature. Je voyage vers

l'Ain, la Provence, la Camargue, les Alpilles, les Ardennes, la Haute-Marne. Entre 11 et 16 ans, mon univers s'agrandit. Je réalise des moulages d'empreintes, suis les coulées de chevreuils, vais à l'affût du blaireau ou du castor. Je renifle les crottes de martres, de fouines et de renards. J'apprends à reconnaître le chevreuil qui aboie et la hulotte qui hulule. Je surveille les nichées de busard cendré et l'éventuelle présence du circaète Jean-le-Blanc. Je fabrique du papier recyclé et rédige de petits poèmes sur la nature. Je partage le poids de mon sac avec l'âne bête qui accompagne notre randonnée itinérante de plusieurs jours. Je descends l'Ain sur un radeau de fortune, qui me réconcilie tout à la fois avec l'eau et avec les bateaux. Sur un radeau, on peut se laisser dériver, tel un bout de bois flottant et être ainsi au plus près de la rivière et de ses occupants : martin-pêcheur, héron cendré, chevalier cul-blanc, petits agrions.

Je marche à l'aube ou au crépuscule, à midi ou à minuit. Je campe dans les pâtures et au bord des rivières. Je sors dehors après le repas du soir ! Je dors à la belle étoile. Je suis rétive à la science astronomique : c'est si loin dans le temps et dans l'espace. Je ne retiens ni le nom, ni la forme, ni l'emplacement des constellations. Qu'à cela ne tienne, je peux m'inventer mes propres histoires d'étoiles, relier les points brillants de la voie lactée selon des tracés qui m'appartiennent. Mon cœur bondit au passage des étoiles filantes et se questionne en suivant l'avancée des satellites. J'apprivoise la nuit, je m'apprivoise dans la nuit.

De vieux papiers et de quelques brindilles, j'apprends à donner naissance au feu. C'est autorisé ! L'odeur de viande grillée m'écoeure mais la tentation des flammes est trop forte. Je mâchouille quand même mes carottes râpées ou mon taboulé à côté des carnivores pour pouvoir rester près du feu. Je ne sais pas bien chanter mais prête ma voix à celle des autres... avant

de me taire pour être dans l'écoute et la contemplation du feu qui crépite.

Je transforme mes peurs. Elles ne disparaissent pas par magie mais j'apprends à vivre avec l'objet de ces peurs. Peur des gros insectes qui volent dans les bois, peur de taureaux qui ne sont que des génisses, peur d'une grosse masse rouge à la surface d'une mare (non, ce n'est pas du sang)... Les grilles de lecture qui me sont données de mon environnement contribuent à cette transformation : j'ai moins peur de ce que je comprends, j'ai moins peur si je sais comment me comporter. Ainsi, j'apprends à chier dans les bois et pisser sous la lune.

J'apprends le rythme et la cadence, le temps qui passe, le temps qui vient. Les événements surviennent quand ils doivent survenir. A la bonne heure, au bon moment. Je ne suis pas dans l'attente désespérée d'un je ne sais quoi qui viendrait tout illuminer d'un coup. Je ne force pas le destin. J'avance à pas mesurés... mais sans retenue. Chaque sortie dehors, à la ville comme à la campagne, est, dès que j'ai passé le seuil de la porte, une feuille blanche à remplir, une aventure à inventer, un projet à vivre.

Le dehors partagé : l'adulte animatrice

*Docteur ès géographie
Quel meilleur géographe
Que l'oiseau migrateur ?*

Au contact d'Isabelle, Cendrine, Anne-Laure, Vincent, Samuel, Rémi, Raoul, Arnaud, Olivier (Merci ! Merci !)... et de tous ceux qui ont été pour moi des passeurs de nature, ma vocation se dessine peu à peu : je veux devenir animatrice nature. Et dès 17 ans, je deviens animatrice nature. Non pour déclamer des noms d'animaux et végétaux en latin à des gens qui m'écouteront religieusement... mais pour permettre au plus grand nombre de vivre des expériences de nature.

En accompagnant des gens dehors, en les amenant au contact de l'environnement, en inventant des situations pour favoriser leur rencontre avec la nature, j'en apprend sur la nature humaine. La nature m'apprend l'humain. J'en apprend sur les enfants, les adolescents, les adultes ; sur les hommes et sur les femmes ; sur les urbains et les ruraux. Je vois des enthousiastes et des blasés, des discrets et des beaux parleurs, des naïfs et des érudits. J'observe leurs petits changements, leur esprit de contradiction. J'accueille leurs petites joies et leurs grands bonheurs, leurs craintes et leurs peurs aussi.

Il y a cette jeune fille que j'ai croisée des années après un séjour encadré. Je l'avais amenée dormir une nuit à la belle étoile, à l'orée des bois, avec d'autres enfants. Elle se souvenait de ma disponibilité et de ma bienveillance. Se rappelait que je n'avais que peu dormi pour qu'ils ne craignent pas de me réveiller en cas de froid ou d'envie de faire pipi dans la nuit.

Il y a cet étudiant, qui après cinq jours de formation, m'a dit que désormais, il ne courrait plus dehors avec des écouteurs dans les oreilles mais qu'il écouterait la nature. Il y a cette cinquantenaire, d'origine rurale, rentrée toute excitée d'une sortie nocturne : elle avait enfin vu des sangliers ! Et de près : ils étaient passés entre elle et une autre stagiaire pendant que chacun passait du temps dans son petit coin à soi, un fusain à la main pour croquer un peu de la nuit.

Il y a cette autre femme, mère de famille, en reconversion professionnelle pour devenir éducatrice spécialisée, qui a tenu coûte que coûte à « faire l'exercice » que j'avais proposé : se déplacer seule, dans la nuit, sur une portion de chemin emprunté quelques instants avant, alors qu'il faisait encore jour. Elle n'y voyait strictement rien et se demandait comment elle allait pouvoir progresser dans la nuit. J'ai marché lentement sur

le sentier, très lentement devant elle. Un à un, elle a mis ses pas dans les miens et je l'ai guidée jusqu'au bout du chemin.

Il y a ces trois étudiantes, à qui j'ai permis, dans le cadre d'une démarche de pédagogie de projet, de simplement suivre des ruisseaux. Repérer les ruisseaux sur des cartes topographiques, s'y rendre à pieds, en bottes, et puis les suivre ou les remonter, juste pour le plaisir de la promenade, du partage et de la découverte. Quelle aventure ont-elles vécue ! Tellement simple mais terriblement intense. L'une d'elles a même fait une offrande à la nature : une botte en caoutchouc laissée dans la boue qui l'avait happée.

Dormir à la belle étoile, marcher dans la nuit, garder les oreilles attentives à son environnement, suivre les ruisseaux, expérimenter la plasticité du sol, s'allonger sur la terre, laisser la nuit venir à soi, se laisser approcher par un sanglier ou un jeune blaireau, chercher des mues de serpent dans l'herbe sèche... De simples jeux du dehors devenus leçons de vie. Et pour moi, des moments de partage qui remplissent, ce que j'aime appeler, mon herbier d'émotions.

Aujourd'hui, le métier que j'exerce m'amène un peu moins souvent dehors avec des participants. Alors, lorsque je suis dehors, c'est désormais une affaire exclusive entre la nature et moi qui se trame et je savoure presque égoïstement ces moments. Des instants qui s'inscrivent dans la continuité de tous ceux que j'ai déjà passés dehors, comme le roman de la vie qui continue de se dérouler. Mais que vais-je chercher dehors ? Je me mets en quête de vie, j'inventorie des fragments de beauté, je m'assure que le monde est bien là. J'agrandis l'étendue de ma géographie du bonheur. Alors, si vous frappez un jour à ma porte ou me téléphonez et que je ne réponds pas, c'est probablement que... *je suis allée jouer dehors.*

Juliette CHERIKI-NORT

Les poèmes de forme brève qui suivent les titres intermédiaires sont de l'auteur.

Bibliographie

BIENNE, G., (1983), *Bleu je veux*, Paris, Editions du Seuil.

CYRULNIK B., (2002), *Un merveilleux malheur*, Paris, Editions Odile Jacob.

GROS, F., (2011), *Marcher, une philosophie*, Paris, Editions Champs Flammarion.

OLLIVIER, B., (2013), *Sur le chemin des Ducs*, Paris, Editions Libretto.

PACCALET, Y., (2000), *Le bonheur en marchant*, Paris, Editions Jean-Claude Lattès.

Notice auteur

Juliette CHERIKI-NORT est née autour du solstice d'hier, l'année de la grande sécheresse. Elle vit dans les Ardennes où elle aime courir les bois, flirter avec la Meuse, se gorger de brume sur fond de vert-pâturage et brun-labour. Elle a été animatrice nature au centre d'initiation à la nature de Boulton-aux-Bois. Pendant une dizaine d'années ensuite, elle a été consultante et formatrice indépendante dans le domaine de l'éducation à l'environnement. Aujourd'hui chargée de mission au sein de la Ligue de l'enseignement de la Marne, elle explore les valeurs et principes de l'éducation populaire. Elle est l'auteur d'*Objectif forêt* et de *Découvrir la montagne en famille* aux éditions Delachaux et Niestlé.